

Phoenix

L'éternité en accéléré de Catherine Mavrikakis, Éditions Hélotrope, 279 p.

Manon Plante

Number 238, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65490ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Plante, M. (2011). Review of [Phoenix / *L'éternité en accéléré* de Catherine Mavrikakis, Éditions Hélotrope, 279 p.] *Spirale*, (238), 69–70.

des livres (notre « bovarysme », sans donner au mot la péjoration que lui donna Jules de Gaultier). Faisant fond sur Barthes et Proust, les pages consacrées au geste quasi machinal de « lever les yeux du livre », où une attention dense germe curieusement sur le terreau d'un abandon presque mélancolique, sont parmi les plus remarquables d'un livre qui ne me donne qu'un regret, celui de n'avoir pas vu son auteure laisser Miguel de Cervantes et Don Quichotte accompagner Flaubert et Emma Bovary dans la section consacrée à

l'offre des modèles. *Façons de lire, manières d'être* intéressera tous ceux qui aiment la littérature, et particulièrement tous ceux qui l'enseignent. C'est un livre vraiment écrit, animé par un style souvent éblouissant dont je voudrais pour clore laisser un peu résonner l'exigence : « Sans doute son envie [celle de Barthes] d'un "moi" mouvementé, lancé au long d'une ligne de risque plutôt que d'une ligne de vie, n'est-elle pas plus émancipatrice que le désir destinal du jeune Sartre... Mais il faut accepter d'y voir une autre attitude à l'égard de soi, un autre

effort de subjectivation, emporté d'une autre façon par les formes extérieures — faisant place à plus de négativité. La quête d'une "unité composée", ni divisée ni simplifiée, insistait à l'intérieur de Barthes comme un véritable horizon existentiel. C'est la moire du sujet ballotté dans l'océan des violences et des empiètements, une note changeante, altérable et précaire, mais tenue. » †

1. Cf. Marielle Macé, *Le temps de l'essai. Histoire d'un genre en France au xx^e siècle*, Paris, Belin, 2006, 361 p.

Phoenix



PAR MANON PLANTE

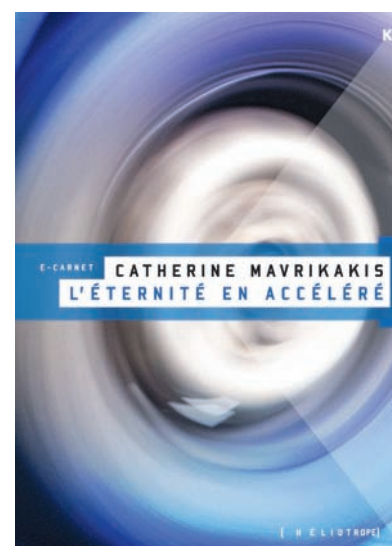
L'ÉTERNITÉ EN ACCÉLÉRÉ de Catherine Mavrikakis Éditions HélioTropes, 279 p.

Le titre se pose sur la page couverture sous forme de paradoxe : comment concilier l'accélération, ce qui défile et passe, et ce qui, par définition, ne passe pas, c'est-à-dire l'éternité? Avant même d'entrer dans le propos des courts essais qui constituent le dernier opus de l'auteure du *Ciel de Bay City*, s'impose une réflexion sur la contraction des moyens utilisés par l'écrivaine. Genre hybride, le « e-carnet », tel qu'il est sous-titré, est la forme même qui permet de conjuguer le temps pressé de l'actualité et la temporalité pérenne de l'imprimé. En effet, *L'éternité en accéléré* de Catherine Mavrikakis propose, pour amorcer une réflexion sur notre temps, le passage du blogue — média qui a accueilli la première mouture des essais, mais qui est voué plus qu'un autre aux oubliettes du virtuel — à la forme traditionnelle du livre, permettant en quelque sorte d'extirper les textes du seul temps de l'urgence de l'extrême contemporain.

L'IMPÉRATIF AUTOBIOGRAPHIQUE

Outre l'oxymore qui ouvre la lecture tant sur le plan du titre que du genre, le renversement d'un temps à l'autre constitue le

trait commun de chacun des essais de Mavrikakis. Avec habileté, le temps de la nouvelle est perpétuellement transvasé dans celui, vécu, de l'écrivaine. L'événement extérieur au sujet, peu importe son degré d'importance, devient le tremplin pour une herméneutique de soi, façon non pas narcissique de tout ramener à son seul ego, mais surtout manière de se sentir, par le détour du dehors, concernée par les aspérités du monde. Que l'on prenne pour exemples la sortie du film *The Basement*, les commémorations entourant le premier pas de l'homme sur la Lune ou la mort de Michael Jackson, chacun de ces événements est l'occasion d'un retour sur un impératif autobiographique, un point nodal de l'interprétation de soi. Bon nombre de faits d'actualité ramènent l'auteure à son enfance passée à Montréal-Nord et ponctuellement au Michigan, que les lecteurs du *Ciel de Bay City* reconnaîtront sans peine. Sorte d'éternité psychanalytique, ces nœuds autobiographiques ne servent pas pour autant de lieux de complaisance. Bien loin donc d'engager un retour fantasmé et idéalisé vers le passé, ses échos incessants de l'enfance révèlent le plus souvent une ancienne cohabitation avec la mort, évoquée fréquemment autour de



la figure paternelle. C'est ainsi que le décès de l'animateur de radio Michel Desrochers devient l'élément déclencheur de la hantise : « Mon père me parlait peu durant le trajet long qui séparait Saint-Léonard de Snowdon, mais il me mettait Michel Desrochers qui devenait à mon insu, peu à peu, la partie vocale de mon père, alors que la voiture incarnait le reste du corps paternel extrêmement menaçant, porteur de mort. » À partir de l'anamnèse, et c'est là la force de Mavrikakis, s'ouvre un véritable travail poétique fondée sur la transformation du vécu en image de pensée : plus qu'un simple retour en arrière, la scène primitive exhibée devient figure

d'interprétation, ainsi qu'on peut le voir dans le mécanisme de la chute de l'essai évoqué précédemment. En effet, du temps lointain de l'enfance, l'auteure nous ramène à une image d'elle-même au présent : de l'effective copilote qu'elle devait être pour son père, elle se présente de manière plus abstraite comme celle condamnée à la place du témoin, « *celle qui ne prend jamais le volant* », « *celle qui, dans l'auto, ne sait occuper que ce qu'on appelle la place du mort. // Ce mort que [le] père et ses voitures n'ont pas réussi à tuer tout à fait* ». Du traumatisme d'enfance éclot donc l'image très incarnée de la survivance, d'un soi éternellement en sursis.

LES PHŒNIX DE L'HISTOIRE

Si le monde ramène à soi chez Mavrikakis, l'inverse est tout aussi vrai. La transaction continue entre l'histoire personnelle et l'Histoire est au cœur même de la démarche d'écriture de l'auteure : « *C'est dans ce qui n'est pas dit ou vécu de façon pompeuse que nous avons peut-être beaucoup à apprendre. Dans les interstices de l'Histoire se cachent parfois des pans de vérité.* » Le petit fait banal et insignifiant, ou encore les traits trop évidemment manifestes d'une allégresse collective, prennent le chemin d'une réflexion sur l'histoire, le présent, leurs dangers et leurs mesquineries faisant éternellement retour. Le corps létal du père trouve ainsi écho dans les pires dépouilles du politique : au corps du père biologique répond, par exemple, l'un des pères les plus terribles de l'histoire, celui du protecteur d'une Autriche d'extrême droite, Jorge Haider, décédé dans un accident de voiture. Contempteur d'un art considéré dégénéré (celui d'Elfriede Jelinek en particulier, auteure de *La Pianiste*) et porte-étendard d'un art grand et noble à l'image de la patrie, ce Chef, qui rappelle les furies de 1939-45, n'enterre pas avec lui le rêve et les « beautés » d'une nation pure. Au lieu de crier victoire devant l'accident libérateur, Mavrikakis propose de voir dans ses alentours les funérailles publiques, la foule en pleurs, le cercueil fleuri porté par la mélodie de l'hymne national, bref la grande pompe de l'Histoire plutôt que ses déveines. Que le corps meure n'élimine donc en rien la possibilité de sa revenance, la résurrection des fantasmes qu'il incarnait.

COMBATS DE RÊVES

Cette logique du retour œuvre dans l'interprétation d'événements tels que la victoire d'Obama aux dernières élections américaines, sous les voiles de laquelle la moitié rouge républicaine n'est pas à gommer, ou plus perfide encore, derrière le rêve de « Joe the plumber » revendiqué et attribué à toute la population par John McCain lors de la même élection (« *We all have the same dream as Joe the plumber* »). À ce rêve terre à terre, qui nie tout ce qui n'est pas du ressort de la petite vie tranquille à l'américaine, qui semble souder et uniformiser la communauté sociale et politique autour de la petitesse d'une aspiration commune naturelle, s'oppose chez Mavrikakis la présence du cauchemar d'où toute douceur est exclue : « *J'ai des rêves incendiés, criminels, nazis, des rêves à répétition, des rêves mitraillettes qui me trouent la peau* », avoue l'auteure. Cette radicale percée de la mort dans le monde nocturne du rêve est en fait un plaidoyer pour la différence irrécupérable, un refus de la communauté petite-bourgeoise qui a trouvé son icône et sa solution en Joe et tend à assumer que « *le rêve témoigne, mais on ne sait jamais de quoi, et surtout pas uniquement de l'inconscient de celui qui le fait. Il est là et sa présence nous rappelle une certaine folie pour laquelle nous n'avons pas de réponse* ». Ce reste d'une folie menaçante, travaillant à l'insu et contre le sujet, sert chez Mavrikakis à éviter tout abri face à la présence de l'horreur personnelle ou politique. L'auteure nous expose inlassablement à l'inavouable du monde et rappelle que les prétentions collectives à l'authenticité (le rêve lisible et simple de l'ouvrier ou celui de la pureté morale de la nation) n'ont que très peu à voir avec la notion de confort et sont le terrain le plus fertile aux retours pernicieux de l'Histoire. Il n'est donc pas étonnant de retrouver de manière récurrente au fil des courts essais un refus marqué en toutes lettres de la nostalgie, de l'image d'un passé, intime ou collectif, reconfortant, dans lequel se lover. Le passé trafiquant toujours avec l'horrible à petite ou grande échelle, l'histoire ne contient aucun eldorado perdu.

L'ENNUI DE L'AVENIR

Est-ce à dire que tout passé est voué à l'oubli ou à la condamnation ? Que le

rêve porteur du bacille de l'horreur ne peut prétendre ouvrir aucune forme d'avenir ? Bien sûr que non. Mavrikakis invite le lecteur à distinguer entre les retours aveugles de l'Histoire et la notion d'héritage : « *Je crois, écrit Mavrikakis, que pour éviter la farce qu'est la répétition, il faut pouvoir habiter le temps historique qui ne cesse de nous hanter et de revenir.* » Pour habiter ce temps historique, il faut donc le regarder avec lucidité et critique et choisir les fils qui permettront de retisser la trame d'un présent, choisir les images qui nous permettront de réécrire l'avenir. Qu'elle se dise naïve, qu'elle assume une foi, bien que ténue, dans une part de notre humanité, l'écrivaine — au détour de réflexions qui pourraient n'inviter qu'au plus sombre pessimisme — fait le pari de croire, le pari de l'espoir. Cette gageure (et son enseignement) est le lieu qui semble en accepter le plus la mise et en maintenir les potentialités, les promesses. En fait, l'écrivaine retourne sur lui-même ce qu'elle fustige : nulle mélancolie du passé, mais un « *ennui de l'avenir* » transmis par les livres. Non pas que la littérature doive présenter l'Éden dont nous prive l'histoire (à la tentation de l'utopie littéraire, l'auteure rétorque avec les thèses de Michel Surya sur la honte qu'enseigne la littérature plutôt que la moralité), mais un imaginaire qui nous ferait méditer sur la médiocrité de notre présent. À l'aune de cette satiété d'espoir, Mavrikakis repère, entre autres, chez Gauvreau, qui rêvait « *d'un travail exécuté à plusieurs [...], d'une pensée en groupe qui s'élabore à travers la rencontre des autres, en perdant son temps à parler, à manger, boire, et à réfléchir avec quelques-uns* », ce qui manque cruellement à la fiction de notre temps : l'imagination de « *penseurs et d'intellectuels politiques* », la faculté d'expérimenter l'acte de penser en commun dans lequel la notion de communauté n'est pas définie par la lénifiante homogénéisation de nos rêves et de nos immoralités. Ce qui ultimement inspire chez Mavrikakis, c'est exactement cette politique du rêve et de l'échange qui se met en place dans l'exercice et l'exigence de la parole, notamment dans l'enseignement de la littérature. Une politique où le naturel est inquiétant, où la normalité est suspecte, où la liberté ne s'acquiert que par le biais du dissensus fondant toute possibilité de la pensée. †